

cour impériale. Voici un tableau assez vif d'une scène de famille aux Tuileries que l'on placerait entre 1860 et 1865 :

L'adresse du Sénat s'est terminée, mais non sans avoir provoqué dans l'intérieur de la famille impériale des irritations plus graves peut-être que celles du dehors. Ainsi à l'un de ces petits dîners des Tuileries, auxquels n'assistent que la famille et le service, comme le prince Napoléon tardait à venir, l'Impératrice, se levant tout à coup, dit tout haut : « Eh bien ! on dînera sans lui ; d'ailleurs, il fera tout aussi bien de ne pas venir, car je lui réservais un compliment qui ne lui aurait pas été agréable. » On dina donc, le Prince ne vint pas. Après le dîner, comme on était tout à fait entre soi, Galliffet dit au Prince Murat : « Ah ! ça, mais il se passe ici d'étranges choses, vous avez entendu tout à l'heure la sortie de Sa Majesté, et voici maintenant ce dont j'ai été témoin aujourd'hui :

« Le colonel Franconnière, aide de camp du Prince, était venu nous voir dans notre salle ; je lui ai dit, à propos du dernier discours du prince Napoléon : « Savez-vous qu'il est singulier, notre Prince, et qu'il apporte à la tribune du Sénat de drôles d'idées à propos de l'hérédité ? » (Ceci est une allusion à un passage du discours, dans lequel le Prince avait soutenu que l'Empereur ne régnait que par le suffrage universel, et que désormais il n'y aurait en France d'autres droits dynastiques que ceux-là.) « Mais, répondit Franconnière, ce sont là les idées du Prince, et, je crois aussi, de l'Empereur. » Et Murat, qui avait écouté Galliffet, alla droit à l'Impératrice et lui raconta l'histoire. L'Impératrice, alors, de prendre l'Empereur à partie dans une croisée, et de lui débiter son chapelet ; vainement l'Empereur essayait de la calmer, car tout d'un coup, perdant son sang-froid, elle s'écria : « Oui, Sire ! cet homme est le fléau de votre race, il vous perdra ; mais je vous déclare que si vous mourez avant moi, on me trouvera entre lui et votre fils ! » Et à ces mots, elle quitta la place ; on la chercha dans ses appartements, elle n'y était pas, chez l'Empereur non plus ; elle s'était réfugiée chez le Prince Impérial, qu'elle tenait embrassé quand on la retrouva.

L'Empereur, qui était sorti du salon, s'approcha de Galliffet et, sans s'émouvoir autrement : « Monsieur de Galliffet, lui dit-il, quand vous aurez quelque chose d'important à dire ici, adressez-vous à moi, et non à l'Impératrice, dont le bon cœur se laisse trop facilement entraîner. »

### §

M. Lucien Wahl, qui est un excellent lettré, a ouvert une enquête sur « L'Avenir du Cinéma français » (**La Renaissance**, 27 août et 3 septembre). Il constate :

Le cinéma français subit une crise grave, qui menace — à l'heure où s'écrivent ces lignes — de devenir meurtrière. Des taxes l'écrasent,

d'un poids irrésistible. Un art destiné aux plus belles réalisations va peut-être disparaître en France, avec tout ce qu'il comporte de bénéfices moraux et matériels, alors qu'il pourrait faire vivre et prospérer des milliers de gens, en vivant et prospérant lui-même.

Le cinéma, répétons-le après d'autres, est une invention aussi importante que l'imprimerie. Il est et sera de l'enseignement, de la distraction, un spectacle comique, dramatique, féerique, éducatif, un journal, une revue, un théâtre complété, en des occurrences, par de la parole et presque toujours par de la musique.

Il est l'ennemi du plaisir de mauvais aloi, si on sait l'utiliser. Il est comme la langue d'Esopé, et peut s'affirmer meilleur.

Allons-nous le laisser sombrer ?

« Une invention aussi importante que l'imprimerie », cela n'est pas trop dire du cinéma. Il a déjà sensiblement modifié les foules. Elles ont désormais *besoin* de l'écran. Leurs éléments s'y instruisent des moyens du voleur pour percer un coffre-fort ou dévaliser un train. Nous devons encore beaucoup aux Etats-Unis à ce propos. Une belle histoire d'amour est tenue pour immorale, si elle n'est qu'une belle histoire d'amour, et on ne la « tourne » pas. Un vol savamment pratiqué, un assassinat au browning, dans de sauvages montagnes qui permettent l'embuscade, voilà le fond des meilleurs films américains dont notre pays est saturé et que nos fabricants nationaux préfèrent à des conceptions originales.

M. Paul Barlatier écrit, entre autres choses, à M. Lucien Wahl :

La supériorité artistique ? Mais nous devrions l'avoir presque automatiquement. Quand un peuple a derrière lui les siècles de haute culture littéraire et artistique qui est la nôtre, il ne devrait produire que des œuvres parfaites à ce point de vue.

Les fabricants de films français demandent des scénarios aux fournisseurs habituels des gros romans ou des gros mélodrames qui concourent à l'abrutissement des masses. Notre « haute culture littéraire et artistique » n'a jamais eu aucune influence sur les gens invraisemblablement incultes, comédiens ratés, extenanciers de tripots, courtiers véreux, etc., qui ont mis la main, dès l'origine, sur le cinéma et l'ont industrialisé avec une imprévoyante gloutonnerie.

Une heureuse exception à ce recrutement malheureux, M. J. de

Baroncelli, qui a conçu de très beaux films et a mis en scène des œuvres choisies parmi les plus hautes de notre littérature, répond à l'enquête :

Si nous voulons propager le cinéma français à l'étranger, n'imitons donc pas les films des pays où nous voulons pénétrer... *Vouloir* faire du film international est une erreur : un beau film, humain, direct, sincère sera toujours international : on s'en apercevra quelque jour.

Au point de vue scolaire, je crois que le cinéma renversera un de ces quatre matins toutes les méthodes établies jusqu'à ce jour.

M. Boisvyon avoue gentiment :

Je n'écoute la musique que lorsque la projection est sans intérêt. Je ne puis pas admirer deux choses en même temps. Toutefois, la musique ne fait aucun mal à l'art de l'écran.

La musique, au contraire, peut faire beaucoup de bien à l'art de l'écran. Il me souvient d'un film assez sot, mais accompagné de fragments de la 9<sup>e</sup> Symphonie que le public écoutait avec un plaisir évident. Beethoven enrichissait de beauté cette assistance, il n'y a là aucun doute. C'était toujours « ça de gagné » !

Et voici l'opinion de l'ardent poète Canudo qui ne fait rien à demi et préside un « Club des amis du septième art » (celui de l'écran) :

Le monde intellectuel, aujourd'hui si dédaigneusement éloigné du Cinéma, sera son sauveur. Car le monde intellectuel n'est pas seulement composé d'artistes et de savants, mais aussi des innombrables êtres humains qui gravitent autour des sciences et des arts ; ainsi que les gens de goût, ou sans goût, qui pensent ou prétendent penser, et il s'agit là d'une phalange inappréciable d'amis, d'ennemis ou d'indifférents.

Le Cinéma doit être digne de devenir une des plus hautes fonctions sociales, des plus représentatives d'une race au même titre que les autres arts. Son spectacle, varié d'esprit, de formes, de rythme, le destine plus que tout à colporter, d'un peuple à l'autre, les événements du jour, la vie de chaque agglomération humaine, le rappel des grands moments de l'histoire, la figuration, en somme, de la vie totale du monde. Et tout spectacle doit accroître sa puissance de suggestion en se déroulant dans une atmosphère musicale adéquate, créée expressément, avec les lois harmonieuses et sonores nouvelles exigées par l'art neuf de l'Ecran.

« Le cinéma est un spectacle, non pas un forum ! » s'exclame M. Cornaglia. Le nieriez-vous, par hasard ?

« Que ceux qui aiment assez le cinéma pour agir fassent des

films ou les provoquent », déclare M. Louis Delluc, « auteur, metteur en scène, critique ».

M. Lucien Doublon, « critique » également et « directeur de cinéma », déclare :

Que voyons-nous, en effet, dans les programmes hebdomadaires de tous les cinémas, qu'ils soient luxueux ou modestes ? Éternellement y figurent les pires imbécillités étrangères, admises, acceptées, forcément — il n'y a pas autre chose — par tous les directeurs de salles et servis au public qui, à la fin s'en lasse, et il y a de quoi ! Car si le public va de plus en plus chercher ailleurs ses amusements, s'il commence à désertier le cinéma, c'est parce que, pour un bon film qu'on lui présente, il est forcé de digérer — mal — les âneries américaines ou italiennes qui composent les programmes de présentation hebdomadaire des maisons de location.

M. Henri Etiévant, « metteur en scène », dit : « J'aimerais bien souvent que la musique ne nous empêche pas d'écouter un film ».

Le poète Gustave Fréjaville, qui est un critique littéraire et dramatique de grande valeur, propose :

1° Que chaque salle importante soit spécialisée, au lieu de donner, comme les cinémas de quartier, une sorte de pot-pourri où personne ne trouve son compte. Dans une salle, on irait faire de beaux voyages immobiles ; dans l'autre, on verrait les actualités de la semaine, ou de la veille ; dans une autre, des comédies, des aventures burlesques, des dessins animés dilateraient la rate des spectateurs ; enfin quelques salles seraient réservées aux manifestations supérieures de l'art du cinéma, aux grands films où se révèle une conscience véritable des destinées de l'art muet. Et voici mon deuxième vœu :

2° Que, dans ces salles, les grands films soient passés jusqu'à épuisement de leur succès et non pas, comme cela se pratique actuellement, changés toutes les semaines. Ainsi la publicité parlée aurait le temps de produire ses effets et une salutaire émulation s'établirait entre les auteurs de films, qui travailleraient alors *pour le public* et non plus *pour les exploitants*. Différence capitale !..

Oui, capitale, cette différence, encore qu'un auteur, qui est un artiste, travaille *pour soi*, pour sa propre satisfaction d'artiste, avant toute autre considération.

M. Holmberg, « directeur pour la France des sociétés suédoises de films », écrit :

Quand la France ne produira plus que des films comme *Le Rêve*,

*J'accuse, Travail* et quelques autres, son industrie cinématographique sera sauvée.

Enfin, M. Marcel L'Herbier, « auteur et metteur en scène », a des subtilités dont veuillez être les juges :

1° Je ne vois pas de crise du cinématographe : j'entends, par-ci, par là, des gens qui crient : c'est qu'on ne les étrangle pas assez vite...

2° Les possibilités du cinéma — évidemment — sont infinies, étant celles de mille visualisateurs français, suédois, américains, patagons, allemands, russes, connus ou inconnus, et surtout de toute cette phalange de jeunes hommes que nous voyons, autour de nous, si sincèrement épris de la sincérité des images qu'ils semblent l'image de l'avenir du film ;

3° La musique sert de béquilles au « Cinéma », de toile de fond au « Cinématographe ». Elle est indispensable à l'un, elle n'est pas nécessaire à l'autre, c'est pour cela que l'on distingue le « cinéma » du « cinématographe » ;

Sur le reste, vous me permettrez de me taire : Le Silence aussi, je veux dire le « moving », a ses orfèvres.

« Visualisateurs » ! Il faut-être visualisateur pour le moins, sinon quelle différence voir entre le *cinéma* et le *cinématographe* ? Ce qui doit nous rassurer, c'est que « le *moving* a ses orfèvres. »

§

M. Marcel Provence a rendu visite au poète Francis Jammes, à Orthez, et il conte sa journée aux lecteurs de la **Revue Universelle** (15 août). On y apprend que le poète vient de recevoir en héritage, d'« une âme sensible et chrétienne », un « grand domaine au pays d'Hasparren ». Cela est tout à fait heureux pour le poète et s'en réjouiront avec lui ses vieux admirateurs comme les nouveaux. Le voici donc avec M. Marcel Provence et ce dernier nous rapporte :

Son livre de prières, « c'est mon meilleur ami », me confie-t-il. Et, tout d'un coup, il me prend le bras : « Si vous avez besoin, un jour, de faire prier, dites-le-moi ; il y a, au couvent d'Orthez, une sainte femme qui, plusieurs fois, a vu Dieu. Tout ce que j'ai fait demander par elle, je l'ai obtenu. Hier encore, pour une intention de Claudel, elle a prié. »

Elle a vu Dieu. Francis Jammes nomme le Père avec la plus grande simplicité ; jamais dans ses livres il ne l'appelle Seigneur, et se moque de ces poètes chrétiens qui, à chaque vers, s'écrient : *Seigneur, Sei-*